

Antoine Duport

Un souffle de vie



Du même auteur :

- Tokali ou le dernier voyage (L'Harmattan)
 La secrétaire (Benevent)
 Drôles de rêves (Benevent)
 L'enfant qui n'existait pas (Benevent)
 Max (Benevent)
 Requiem (Edilivre)
 L'ironie du sort (Edilivre)
 Chemins de mémoire (Edilivre)
Martin ou une étrange amitié (Edilivre)
 L'île aux rats (Edilivre)
 Le toboggan (Edilivre)
 Coma (Edilivre)
 La maison sur l'estuaire (Edilivre)
 Sardine Blues (Edilivre)
 Un souffle de vie (Edilivre)
 Couloir n°34 (Edilivre)
 Le fils de l'ombre (Publibook)
 Troubles de voisinage (Publibook)
 Un homme trahi (Publibook)
Contes de Botafogo et autres lieux (Publibook)

A Marie Claire de Gryse
une amie de toujours.

EXTRAIT

Chapitre premier

Nous avons quitté la Marina de Bormes les Mimosas Vendredi matin vers neuf heures par légère brise d'Est, en direction des Sanguinaires.

Cela faisait six jours et six nuits que nous attendions que le temps s'améliore, passant ces longues heures d'attente à compléter les achats de vivres pour cette traversée estivale, les hommes faisant preuve de leurs connaissances œnologiques afin d'empiler sur le pont en teck de notre voilier « Claire de Lune » plusieurs caisses de grands crus, prétendant qu'il fallait aussi prévoir le retour vers le Continent dans une quinzaine de jours, si notre plan de croisière se déroulait comme prévu en croisant les falaises de Bonifacio pour traverser les Lavezzi et rejoindre Palerme, puis les îles éoliennes.

Ce contretemps météorologique avait peu à peu transformé cette prochaine traversée en voyage gastronomique, tant Magali, Lucienne et moi nous étions appliquées à embarquer maintes conserves variées allant du Bélouga de la Caspienne, des confits d'oie et de canard, des pâtés de campagne et autres

terrines de foie de volaille, aux Tapenades et champignons en bocaux de toutes sortes.

Magali la niçoise, vingt huit ans, brune et musclée, nous avait fait découvrir le magasin Hédiard de l'Aéroport de Nice et nous l'avions dévalisé avec la volonté non dissimulée de ne passer que peu de temps à cuisiner pendant ces deux ou trois semaines de notre voyage ! (Nous n'avions découvert que plus tard l'enrôlement de Jérôme en qualité de cuisinier et de mousse !)

Depuis Noël que nous rêvions à ce mois de Juillet et à cette aventure hauturière avec nos trois hommes et Michel, le skipper choisi à nouveau par nous pour être cette fois-ci encore le capitaine du navire, nous enragions de devoir rester à quai en raison de cette tempête de Mistral venue du grand couloir du Rhône, qui semblait ne vouloir jamais finir.

Amies depuis plus de quinze ans, Magali, Lucienne et moi que les autres surnomment depuis toujours « Jaja » en raison de mon prénom de Jeanne, nous nous étions rencontrées au Club de Voile de Saint Valéry où nous participions depuis notre adolescence à des régates et à la vie associative du Centre Sportif de Saint Valéry.

Magali, d'une nature volontaire et dynamique en même temps qu'un tantinet excentrique, était indéniablement très belle.

De tous temps, elle avait assumé le rôle de bout en train du groupe, atténuant du même coup ce côté « femme fatale » dont certains l'auraient sans aucun doute affublé si le comportement de cette méridionale

pure crin n'avait pas démenti cette première impression.

Elle faisait couper ses cheveux d'un noir de jais « à la garçonne », leur extrémité couvrant à peine le lobe de ses oreilles ce qui contribuait à créer une sorte de balayage permanent autour de son visage à chacun de ses mouvements.

Paraissant n'avoir de cesse que de se mouvoir en tous sens, agitant les mains comme des voiles latines dans la brise, pour donner plus de force à l'expression de chacune de ses paroles, le repos semblant lui être comme interdit par je ne sais quel ordonnancement de sa personnalité, elle était comme cela depuis toujours.

Pour compenser cette sorte d'agitation, elle avait trouvé l'homme qui paraissait être son contraire. Curieux spectacle que de voir ce couple puiser son harmonie dans autant de différence !

Jean-Luc avait deux ans de plus qu'elle et paraissait sommeiller en permanence, les mains enfoncées dans ses poches, bras tendus comme s'il s'était tenu sur des barres parallèles, semblant redouter à tout instant quelque chose venu d'ailleurs.

Magali virevoltait autour de lui en toutes circonstances avec ses habituels mouvements brusques, le plus souvent dans le vide, gestuelle que Jean-Luc semblait avoir malgré tout intégré dans son univers d'indolence et de calme.

On disait d'elle qu'elle était comme le moucheron entre les oreilles d'un rhinocéros !... Image insolite d'une nature humaine aussi contrastée où avait surgi, par on ne sait quel mystère, un amour visible à l'œil nu.

Magali et Jean-Luc offraient en effet à tous, le spectacle d'une tendresse réciproque qui ne se démentait jamais malgré une rare économie de gestes de la part de cet homme étrangement atone. Tout se trouvait dans l'échange de leurs regards et personne n'y trouvait à redire.

Il lui caressait parfois les mèches noires de ses cheveux courts ou portait à ses lèvres le dos de l'une de ses mains en la fixant avec une intensité si forte, qu'un instant elle s'immobilisait, comme pour reprendre avec lui un dialogue d'amour que son agitation habituelle, avait interrompu.

Directrice d'une galerie d'Art dans le vieil Abbeville, elle était tombée sous le charme nonchalant de Jean-Luc lors d'une fête à la base nautique de Saint Valéry, il y a six ans et ne l'avait plus quitté.

Après son divorce dans le Midi, son père s'était remarié avec une femme du Nord. Il avait vendu l'hôtel qu'il tenait avec son ex femme et avait suivi sa nouvelle épouse dans la Somme. Il avait ouvert diverses galeries à Amiens et Abbeville où Magali l'assistait.

Cela s'était produit alors qu'elle n'avait qu'une dizaine d'années mais elle en avait conservé un souvenir aigu où son bonheur de voir enfin son père libéré de cette mère qu'elle n'aimait pas, n'avait eu d'égal que sa propre satisfaction de la quitter.

Elle n'avait jamais entretenu de bons rapports avec sa mère qu'elle rendait responsable depuis plusieurs années d'une indifférence à son égard, ainsi que des constantes scènes de ménage qui l'opposait à un père qu'elle adorait.

Lorsque ce dernier était parti pour la Somme, elle n'avait pas mis longtemps à goûter sa nouvelle vie, sa mère n'ayant fait aucun obstacle à ce qu'elle soit confiée par le juge à la garde de son père, se libérant ainsi des charges de son hébergement et de son éducation.

Passionnée de courses au large, elle avait découvert une autre mer que celle du Sud ; son apprentissage des marées et des courants, sa découverte des espaces infinis de plages et de dunes, sa prudence nouvelle dans les estuaires périlleux du littoral, l'avait peu à peu transformée en une régatière hors-pair que l'on se disputait lors des compétitions dans la Manche et en Mer du Nord.

Cela n'avait guère modifié son tempérament fébrile qu'annonçaient des yeux très clairs, entre le vert et le bleu, animés d'un perpétuel mouvement, entrecoupé de battements de cils si rapides qu'on eut dit qu'ils ne pouvaient s'accommoder de ces occlusions éphémères qui la privaient un instant d'un regard avide sur le monde qui l'entourait.

J'étais moi-même membre du Club Nautique de Saint Valéry depuis mes plus jeunes années mais n'avait rencontré l'homme de ma vie qu'à la Faculté de Droit d'Amiens et non pas, comme Magali, en tirant des bords dans la grande houle du large aux côtés d'un Jean-Luc que rien ne faisait départir de son calme, que ce soit dans les grains impromptus ou les déventes subites, compagnon apparemment insensible à la violence des mouvements de la nature, comme il pouvait l'être à l'animation de celle qui allait devenir bien plus tard son épouse.

Comme Lucienne, j'étais née à Abbeville vingt cinq ans plus tôt et nous avons formé très tôt un petit groupe inséparable lorsque la belle Magali avait rejoint les terres du Nord avec son père.

Lucienne était aussi blonde que Magali était brune. Légèrement plus grande qu'elle, la peau blanche en dépit des étés au soleil, elle avait les yeux d'un bleu outremer qui devenaient violets lorsque le temps se mettait à l'orage.

Sportive comme toutes les filles de la Base Nautique, elle possédait des muscles plus ronds que Magali ce qui lui donnait une sorte de léger embonpoint qui n'était qu'une apparence.

Etrangement, malgré ces différences d'allure et de taille, les deux amies pesaient le même poids à quelques grammes près, ce qui me faisait les envier en raison de ma tendance personnelle à grossir lorsque je ne me surveillais pas, plus sensible qu'elles aux bons repas et aux petits verres de Houle, lorsque nous nous attablions à l'Auberge Rouge en revenant de nos balades en mer.

L'Auberge Rouge, était un ancien relai de chasse dont on disait qu'il avait été bâti au dix septième siècle ; il conservait encore l'imposante cheminée de granit et les poutres de chêne soutenant un plafond bas « à la française » où se lisaient, à demi effacées, d'anciennes inscriptions laissées là par les révoltés de 1789.

Il n'était pas rare en effet que nous nous y retrouvions, une fois ancré notre dériveur dans le chenal de pleine eau, pour commenter les petits événements de la journée, les petites remontées

bâbord amure sur les autres voiliers ou les retours in extremis sur les bancs de sable de la baie de Somme avant de regagner l'abri du port.

Il nous suffisait de faire quelques centaines de mètres vers la Chaussée du Cap Hornu, pour apercevoir le toit d'ardoises épaisses et mal dégrossies de la bâtisse de pierre de taille recouverte de lierre dont les étroites ouvertures disparaissaient presque sous les frondaisons.

Il y avait là Augustin, le maître des lieux, célibataire endurci que venait aider chaque jour une femme sans âge qu'il appelait on ne sait pourquoi « Vilaine ».

– Vilaine, apporte donc le Houle à ces messieurs ! lançait-il en faisant glisser la cruche de genièvre sur le comptoir, et Vilaine, qui n'était ni laide ni jolie, s'empressait de servir les chasseurs venus là se reposer avec leurs gibecières remplies de lièvres ou de bécasses.

Parfois, Vilaine couchait dans une mansarde de l'étage, lorsque les gens de la Base Nautique ou les chasseurs tardaient à s'en aller.

Augustin, qui avait dépassé les soixante dix ans, ne parlait guère. Il écoutait les histoires des autres, assis sur une sorte de haut tabouret, de l'autre côté de son comptoir, essayant machinalement l'épaisse surface de chêne vernis où l'on venait de reposer son verre.

Il servait le Potjevleesh, la flamiche au Maroilles et la Carbonade flamande à ses visiteurs qui n'ignoraient rien de ses talents de cuisinier nordiste.

Le lapin à la bière faisait aussi partie de ses spécialités et l'on venait de loin pour s'asseoir à cette

longue table d'hôte qui allait d'un mur à l'autre de la salle commune, devant la cheminée en permanence allumée.

Notre navigation se trouvait à la merci des heures de marée de sorte que nous venions parfois à l'Auberge Rouge à des heures insolites pour y retrouver Jean-Luc, Charles, le vieil ami de Lucienne et Louis, mon mari, ainsi que quelques autres navigateurs de l'endroit.

Augustin, disait-on, avait été longtemps pêcheur en Baie de Somme et possédait encore une barque à demi immergée en bordure du chenal.

Originaire du Ourdel, personne ne savait vraiment comment il en était venu à acquérir ce relai de chasse dont la réputation allait jusqu'à Boulogne-sur-Mer, et même plus loin encore à l'intérieur des terres, du côté de Saint Omer.

A vrai dire, cette réputation tenait autant à la qualité des mets que l'on pouvait s'y faire servir qu'aux exactions commises quelques siècles plutôt par la contre-révolution et les émules des émigrés de Quiberon en ces lieux où tortures, viols et assassinats avaient émaillé les tentatives de retour des partisans du Roi et de Dieu, qui avaient donné son nom à cet endroit !

– Les hommes nous attendent, avais-je lancé ce jour là aux deux autres filles en train de s'essuyer avec de longues serviettes éponges au sortir de la douche.

– Voilà ! Voilà ! Nous arrivons... Avaient répondu en chœur Lucienne et Magali, entièrement nues, les bras au ciel en train de sécher leurs cheveux.

Ainsi figées dans la pénombre encore remplie de vapeur d'eau, on eut dit des statues d'albâtre mouillées de pluie, les seins dressés, les courbes pleines des épaules et des hanches encore humides, silencieuses, appliquées, sans égard pour la ponctualité ni pour les trois hommes qui nous avaient devancés à l'auberge du vieil Augustin.

Lorsque nous arrivâmes, c'est tout juste si ceux-ci remarquèrent notre arrivée.

Fourbues par une journée de trapèze en course et de virements de bords, étouffées par la chaleur de la douche, nous nous laissâmes choir sur l'un des bancs de la table d'hôtes et appelâmes au secours Vilaine pour qu'elle nous serve quelque chose à manger et du vin blanc glacé.

Les relents d'un repas au milieu de la table montraient bien que les hommes ne nous avaient pas attendus.

Une discussion animée semblait les avoir extraits du monde et c'est tout juste s'ils nous adressèrent négligemment un petit signe de la main pour saluer notre arrivée.

Respectant les règles habituelles du groupe de sportifs que nous formions, très au fait des relations assez particulières en vigueur dans les compétitions, elles mêmes fondées sur le calcul, la prudence et la témérité ainsi que sur les aléas des manœuvres en haute mer, que nous avaient révélées tout au long de ces années nos activités marines, nous les laissâmes achever cette conversation qui semblait les absorber tant.

A notre arrivée, ils avaient baissé la voix.

Et pourtant nous connaissions très exactement le sujet de leur entretien.

Cela faisait quatre mois que Lucienne et Charles nous avaient avoué avec des frémissements dans la voix qu'ils voulaient avoir un enfant.

Pour naturelle que fût la chose, cela avait été ce jour là comme une petite bombe dans notre monde tranquille, momentanément libéré des contraintes parentales dont, cependant, il nous arrivait de parler assez souvent.

Le thème en lui-même était vaste. Nous étions alors beaucoup plus jeunes ce qui signifiait que notre sincérité et notre spontanéité étaient encore entières.

Nous étions tous les six à Hédincourt ce jour là, dans le grand salon du rez de chaussée de la Gentilhommière dont Charles avait hérité au décès de ses parents et nous parlions de notre avenir, en même temps que des derniers bulletins météo.

– Nous allons essayer de faire un petit !...

Ce sont les derniers jours de l'automne ; la cheminée qu'orne une coquille Saint Jacques de pierre sur son fronton, crépite doucement, lançant des escarbilles rougeoyantes contre un pare-feu en cuivre de l'autre siècle.

C'est Charles qui vient de lancer ces mots devant une Lucienne ostensiblement complice, tandis que nous nous regardons, interloqués mais déjà heureux de cette nouvelle que rien ne laissait prévoir.

– Si vous faites cela, nous allons tenter de faire pareil avec Louis, lançais-je alors en venant me serrer près de mon mari sur le sofa de laine écrue aux accoudoirs en forme de violoncelle.